

COMPTE RENDU

Constantin Salavăstru, *Logique, argumentation, interprétation*, Paris, l'Harmattan, 2007

Surprendre la façon dont notre cerveau fonctionne, c'est le grand projet, le grand objectif de nombreuses sciences, parmi lesquelles, la logique. Ce qui est caractéristique pour la logique, mais aussi pour d'autres sciences du domaine de la cognition, c'est qu'elles essaient de comprendre et de représenter le fonctionnement de la pensée humaine d'après les produits de celle-ci, les discours. On a donc, dans la logique (vue comme science interprétative de l'activité de penser), des explications sur la façon dont le cerveau rend dans le discours ce qu'il aura interprété de l'univers environnant. C'est en fait ce dont on va lire dans le dernier ouvrage signé Constantin Sălăvăstru : *Logique, argumentation, interprétation*, paru chez l'Harmattan, en 2007.

Il ne faut quand même pas croire que c'est si simple que ça, si... superficiel que je viens de le tracer dans le préambule. Sans avoir les prétentions d'un traité de logique, la première partie du livre, *Unité et diversité de la logique contemporaine*, passe en revue les principales théories qui composent la « logique classique », pour les opposer aux théories de la « logique moderne » (ou « logistique »). Et, encore une fois : ce n'est pas si simple et si simplifiant que le passage ci-dessus laisse croire ! Le « passage en revue », c'est en fait une analyse froide et, certes, bien critique, des logiques classiques et des logiques modernes, pour se clore sur une discussion visant les deux catégories, assumées comme complémentaires.

Je m'arrête là pour dire que notre auteur est de ceux qui vont aux textes, il est de ceux qui remontent jusqu'à la source, pour bien comprendre ce dont ils traitent. Cela ne veut nullement dire que Sălăvăstru se tient à la lettre des textes, en ignorant l'esprit de chaque ouvrage et de chaque auteur soumis à l'investigation : au contraire, en allant aux textes, il s'assure d'en avoir bien surpris l'esprit, et s'il critique certaines interprétations (de l'oeuvre d'Aristote, par exemple), il le fait parce qu'il aura compris qu'il y a risque de trahir les grands maîtres de la pensée en logique et il veut nous aider – nous, ses lecteurs – à éviter de tomber (ou de persister) dans l'erreur.

Le point de départ dans la première partie de la démarche d'investigation de Constantin Sălăvăstru pourrait être ce qui est dit dans un petit passage, page 14 : « Malgré toutes les confrontations – plus évidentes au début de la logistique et de ses constructions – la nouvelle logique (« la logistique ») a dominé les recherches et a eu des résultats remarquables qui ont influencé le destin de cette science au vingtième siècle. Une science qui paraissait un modèle d'unité et qui avait une identité bien définie se présente aujourd'hui comme une diversité de propositions explicatives. Le fait est, de nos jours, objet d'investigation. »

Et les investigations du chercheur commencent et elles paraissent s'inscrire sur les alignements que traçait en 1968 l'Américain Nicholas Rescher sur sa « map of logic » (« carte de la logique »), dans *Topics in Philosophical Logic*. Il y a distinction entre « logique de base », « métalogue » et « développements de la logique », où la logique de base présente encore une division (« logique traditionnelle » - la logique aristotélicienne, la théorie de la *consequentiae*, la théorie des lois de la pensée dans l'idéalisme logique – la logique moderne orthodoxe et la logique moderne non orthodoxe. À son tour, la métalogue comprend la syntaxe logique, la sémantique logique et la pragmatique logique. Quant aux développements de la logique, ce ne sont que des applications du noyau dur présenté en ce qui précède, dans différents domaines de la connaissance : développements mathématiques, développements scientifiques, développements philosophiques.

Je disais que la démarche entreprise par le professeur de l'Université de Iasi *paraissait* s'inscrire dans la vision proposée par la carte de Rescher. En fait, Constantin Sălăvăstru fait ensuite une « critique de la systématisation de Rescher ». Et il fera de même après la présentation de chaque théorie ayant marqué l'histoire de la logique. À chaque fois qu'il donne les valences positives d'une théorie, Constantin Salavastru en montre aussi les limites. Des remarques pertinentes – assez nombreuses ! – s'accumulent sans pour autant viser la contestation du point de vue de Rescher, mais des clarifications utiles conduisant à la confirmation de la fonction d'organon de la logique (suggérée déjà par Aristote).

Si ce n'est pas la classification de Rescher, ce sera peut-être les distinctions de Robert Blanché, vues comme modèle projectif de la logique contemporaine !... Le logicien de Iasi en donne aussi une présentation. « Logique classique », « logiques para-classiques » et « logiques non-classiques », des classes qui font penser à Aristote et puis à Boole, à Frege ou à Peirce, ou encore à Russel et Whitehead et aussi à Lukasiewicz, à Poste, Lewis et Zadeh. Ce n'est pas par opposition radicale que ces noms sont évoqués, ce n'est pas comme si la logique classique et la logique moderne étaient en rapport d'exclusion réciproque. Notre auteur reprend, à ce sujet, les dires de Denis Miéville, selon lequel le système de Russel-Whitehead peut être considéré comme le système classique de la logique moderne.

Même si le schéma d'analyse du pluralisme contemporain de la logique proposé par Blanché a part d'une présentation détaillée, parsemée d'excellents exemples, il n'échappe pas à la critique. Des observations sont faites à propos du critère de systématisation, à propos de la tentative de Blanché de déceler les affinités entre les diverses orientations pour déterminer des groupements de logiques déviantes, à propos du fait que la typologie n'en est pas vraiment une, à propos du fait que cette systématisation s'applique seulement à la logique pure ou à propos de la justesse des discriminations réalisées par Blanché (pp. 25-27).

Et puis Frege vint, avec son *Begriffsschrift* et il marqua dans la logique un tournant dans le sens du rêve de Leibniz. Ce fut l'ouverture d'une nouvelle ère, où allaient s'inscrire les constructions de Russel et Whitehead, celles de Hilbert, de Gödel, de Carnap, de Tarski, pour n'en citer que quelques uns des plus grands. Pour chacune des visions présentées, notre auteur a ses remarques appréciatives, mais aussi se remarques critiques, attirant l'attention du lecteur sur leur limites.

L'opposition logiques classiques / logiques non classiques est poursuivie ensuite sur les traces de Gabbay et Guentner. On voit déjà que l'opposition ne tient que si l'on pense dans les termes de *tradition* vs. *modernité* (l'exemple utilisé étant la problématique de la déduction – pp. 35-36). En prenant appui sur l'étude *Les logiques non classiques sont-elles des logiques ? Dans quelle mesure sont-elles non classiques ?* de Frédéric Neff, Constantin Sălăvăstru passe en revue les critères (internes et externes) pouvant être employés dans la délimitation des logiques non classiques. Jouant sur la modification tantôt des constantes logiques, tantôt des principes logiques, on aura logiques schismatiques et logiques hérétiques. Encore une fois, en commentant *le principe de la correspondance*, introduit par Van Benthem, Constantin Sălăvăstru met en relief les possibles relations d'équivalence entre diverses logiques, comme, par exemple, la logique modale et la logique des prédicats de premier ordre. C'est ce qui prépare en quelque sorte la conclusion majeure de cette première partie : il n'y a pas de rupture entre logique classique et logique moderne, mais ça vaut le coup de suivre l'enchaînement des démarches en logique, pour mieux comprendre quel fut l'apport de chaque orientation dans la réflexion sur notre façon de penser. Voici un extrait (p. 39) qui annonce de manière assez évidente la conclusion : « Si l'histoire de la philosophie a été souvent considérée comme « bellum omnium contra omnes », alors il faudrait reconnaître que la logique n'a pu éluder une telle interprétation et la dispute entre la logique « classique » et la logique « moderne » est seulement une illustration de l'histoire agitée que la logique a connue au travers des siècles. Malgré toutes les différences, parfois essentielles, malgré les divorces en public, malgré les délimitations d'ordre méthodologique ou les échanges d'ordre terminologique, nous sommes persuadé que nous ne sommes pas devant une rupture entre la logique classique et la logique moderne. Dans ce qui suit, nous voulons argumenter en faveur de cette continuité entre les deux types de logique. »

À partir de là, on n'est pas surpris de voir que la discussion s'engage sur de sujets comme : la démarche logique comme épistémè et comme organon (p. 39), la continuité du noyau dur de la problématique logique (p. 42), la logique moderne comme essai de perfectionnement de la logique classique (p. 49), la logique moderne reproduit les difficultés de la logique classique (p. 56). C'est une occasion aussi pour l'universitaire de Iasi de jeter de la lumière sur les approches formelles en logique (Lukasiewicz, Kotarbinski et, de nouveau, Hilbert, Russel et Whitehead et les représentants du Cercle de Vienne). Un regard sur les théorèmes d'incomplétude de Gödel fait le passage vers le chapitre II (*Notes marginales sur la pensée axiomatique*), qui se déploie ainsi sous le signe de la circonspection. Mais le lecteur est prévenu par la reprise de la pensée kantienne même, qui mène à la conclusion que « les contenus (de nos actes de pensée) sont structurés dans les langages différents comme expressions de formes uniques » (p. 62). Des titres de sous-chapitres – qui disent plus qu'ils ne semblent dire – s'ensuivent : Les systèmes classiques de l'axiomatique moderne (p. 70), L'architecture structurale d'une construction axiomatique: discussions et controverses (p. 81), avec des intertitres comme : La base axiomatique et l'accusation de conventionnalisme ou Les vertus de l'axiomatisation et de la formalisation (p. 88), s'opposant à La phénoménologie de la limite (p. 93), où l'incomplétude gödelienne affaiblit la tendance vers la rigueur absolue qu'est celle des sciences. Et voilà la première partie du livre s'achever sur une pacification, où l'on retrouve un Aristote dans la re-lecture de Lukasiewicz et une mathématisation de la logique sans pour autant dépasser les limites d'une telle approche, telles que les avait vues Kant. Logique intuitive et logique de la démonstration rigoureusement formelle se répondent.

La deuxième partie, *Le modèle de la logique pratique : l'argumentation*, est à la fois une continuation de la première partie et aussi des préoccupations majeures du chercheur Constantin Sălăvăstru. Le raisonnement discursif ou « raisonner pour l'altérité », c'est l'argumentation. L'étroite liaison entre logique et argumentation est signalée dès le début de cette deuxième partie (p. 104): « L'argumentation analyse le côté dynamique et applicatif du raisonnement : on ne peut laisser la réalité humaine en dehors de la possibilité humaine de se servir de cet instrument astucieux qu'est le raisonnement, pour lequel la logique trace, dans l'absolu, les conditions de fonctionnement et de correction ! Des conditions de fonctionnement et de correction *in concreto* c'est l'argumentation qui est responsable : c'est dans l'argumentation que l'on peut voir si tel raisonnement ou tel autre a été correctement utilisé, du point de vue logique, s'il a été un bon choix par rapport à la thèse qu'il devait soutenir (...), par rapport à l'auditoire auquel on adresse l'argumentation (...), par rapport à la finalité qu'on a en vue (...). »

On retrouve dans cette partie du livre, dédiée à l'argumentation, des thèmes chers à l'auteur : le dispositif communicationnel de toute argumentation (locuteur-thèse-destinataire), l'argumentation vue comme relation et discutée selon la logique des relations, la double intention de l'argumentation (soutenance de la thèse et réfutation de la thèse) et surtout la nature de la thèse dans la construction de l'argumentation.

Il y a toujours, chez notre auteur, liaison – explicite ou implicite – entre la logique et l'argumentation discursive. On a, entre autres, la présentation du modèle du syllogisme rhétorique (Stephen Toulmin), une discussion sur les opérateurs logiques et l'interprétation des foncteurs argumentatifs.

Enfin, comme dans la partie dédiée à la logique, il y a un « essai critique et systématique » qui traite des « tendances actuelles dans l'analyse de l'argumentation ». Là, on passe de l'argumentation comme logique informelle à la critique logique des arguments et la critique non standard des sophismes. Bien sûr, l'argumentation est présentée comme logique discursive et plusieurs théories sont évoquées. Sont présentés des concepts tel celui de *schématisation discursive* (Jean-Blaise Grize) ou celui de *situation d'interlocution*, et on insiste sur l'approche problématologique (Michel Meyer), avec définition du concept (« L'essence de la problématologie est celle d'analyser la force productive d'une idée dans une construction discursive » – p. 165) et discussion en marge d'autres concepts-clés, tels : *situation d'intellection*, *situation problématologique*, *différence problématologique*. On a même

(p. 166) un tableau des quatre formes de la situation problématologique, instrument très efficace pour comprendre les degrés différents de productivité assurée « aux idées que le couple catégoriel question-réponse prend en possession ». Comme il l'avait fait dans ses travaux précédents, Constantin Sălăvăștru présente l'argumentation comme pragma-dialectique (selon van Eemeren et Grootendorst), comme pratique linguistique (sur les traces de Husserl et de Charles Serrus, mai aussi de Ducrot et de Plantin).

Avec une discussion sur les connecteurs pragmatiques (discursifs) et sur la méthode de l'analyse logique pour l'investigation de la structure de rationalité profonde de l'argumentation, cette partie se clôt et laisse champ libre à la troisième : *La logique et les mondes possibles : le concept d'interprétation* (p. 187 ssq). Après avoir signalé quelques acceptions du terme *interprétation* dans le langage courant, Constantin Salavastru plonge une nouvelle fois dans la pensée d'Aristote, pour nous proposer une nouvelle perspective : notre auteur nous propose d'« écouter » Aristote, l'Aristote de *De l'interprétation* : « ... les sons émis par la voix sont les symboles des états de l'âme et les mots écrits sont les symboles des mots émis par la voix. De même que l'écriture n'est pas la même pour tous les hommes, les mots parlés ne sont pas non plus les mêmes, alors que les états de l'âme dont ces expressions sont immédiatement les signes sont identiques chez tous, comme sont identiques aussi les choses dont ces états sont les images » (Aristote, *De l'interprétation*, 1, 16a, 3–8, citation se trouvant dans notre livre, pp. 188–189) et il nous invite ainsi à nous orienter vers « une compréhension adéquate du concept d'*interprétation* ».

Suivant Derrida, mais aussi prenant appui sur Peirce, l'auteur s'engage dans une nécessaire démarche d'éclaircissement du sens du terme *interprétation* dans l'acception aristotélicienne : « les signes sont les symboles des idées ou des choses par convention » et « sur la base de cette convention nous pouvons découvrir les sens des symboles » ; « la représentation des idées et des choses vue comme interprétation est intimement liée aux énoncés déclaratifs (ceux qui peuvent entrer sous l'incidence de l'évaluation aléthique) » (p. 191). Constantin Sălăvăștru entreprend ensuite de passer en revue quelques unes des théories les plus proéminentes visant le concept d'*interprétation*. Est convoqué Schleiermacher et notre auteur a beaucoup à faire pour mettre de l'ordre dans les approches paradoxales de ce théoricien. Vient ensuite Paul Ricoeur, avec la « conscience fautive » et le doute qu'elle entraîne.

Encore une fois, logique et argumentation (première et seconde sections de l'ouvrage) sont mises à l'oeuvre pour traiter du sujet de la troisième. C'est là une parfaite preuve de la cohérence de la pensée de Constantin Sălăvăștru et, comme suite, de la cohérence du livre dont on s'occupe. Quand il parle de la dimension logico-structurale de l'interprétation, le logicien Salavastru revient à la logique des relations : on a, dans chaque interprétation, une relation entre un objet de l'interprétation, l'agent de l'interprétation (l'interprète) et le résultat de l'interprétation. « Toute interprétation entre dans le jeu discursif des productions culturelles de l'humanité avec une paternité bien déterminée » (p. 199), et il devient important de parler de l'impérativité, de la contextualité et de la nature de cette relation. Certes, sous le signe de la sémiotique, on doit parler aussi de l'institution de sens et de la découverte de significations qui résident dans chaque interprétation et aussi du passage du réel au possible.

Pour ne pas laisser croire qu'il n'y a qu'une seule direction (l'application de la logique dans l'étude de l'interprétation), Constantin Sălăvăștru dédie une dernière partie de cette troisième section de son livre aux applications du concept d'*interprétation* dans la logique. Il nous parle du type d'ordre comme donné de l'interprétation (qu'on rencontre chez Boole ou chez Lukasiewicz, interprétant Aristote, mais aussi chez Blanché et chez Van Benthem), du sens créatif de l'interprétation en logique (où sont convoqués Russel et Whitehead, Hilbert et Ackermann, Wittgenstein et Carnap), de la fonction pratique et opérationnelle de l'interprétation logique et de l'interprétation logique comme possibilité de construction des systèmes logiques.

Dans les « quelques conclusions » de cette section de son livre, l'auteur précise encore une fois que le développement du concept d'*interprétation* dans le domaine de la logique a des particularités « qui assurent son identité dans l'ensemble des concepts de la discursivité » (p. 226), sans pour autant marquer une rupture radicale par rapport au concept d'*interprétation* développé par les autres disciplines, celles se trouvant sous le signe de l'herméneutique. Dans la formulation même des conclusions de la troisième section, Constantin Sălăvăștru marque la liaison essentielle et structurale des trois parties du livre, ce qui donne l'image de la pensée du logicien de Iasi et aussi la preuve de l'unité des trois domaines – logique, argumentation, interprétation – sous la perspective que propose ce livre.

On est donc devant une lecture d'une richesse débordante, mais d'une cohérence et d'une clarté exceptionnelles. Ce sont les marques de l'autorité épistémologique de l'auteur et de son talent discursif. C'est comme si l'unité des discours-objet (logique, argumentation, interprétation) se reflétait dans le métadiscours du Professeur Constantin Sălăvăștru, *Logique, argumentation, interprétation*, que les Editions de l'Harmattan ont choisi de nous offrir.

DAN STOICA

“A.I. Cuza” University, Bd. Carol, no. 11, Iasi, Romania;

e-mail: dstoica_ro@yahoo.com

Adrian Niță, La métaphysique du temps chez Leibniz et Kant, L'Harmattan, Paris, 2008

Kant's critique of Leibniz's metaphysics of time is much too famous by comparison with its adequateness. The scarcity of thorough analyses of the philosopher from Königsberg's approach to the Leibnizian conception of time is a possible explanation of that fact. But it is not a sufficient one. The more profound cause of this puzzling lack – or, at least, of this insufficiency – in the history of philosophy is, probably, the high level of acquaintance with both metaphysics involved requested to pursue – and successfully accomplish – such a complex and delicate task. The risks are, I think, obvious: one could easily succumb into the temptation to either exaggerate Leibniz's influence on Kant's conception of time, or to downplay it, either to exaggerate the lack – or limits – of the Kantian critique of the Leibnizian metaphysics of time or to ignore them and so on. It seems the time for shedding a new light on this matter has finally come and the book of Adrian Niță is one of the studies convincingly proving that.

The Romanian researcher's work is the result of many years of tenacious effort – among them, those in which he completed a Ph.D. stage at the University of Poitiers, finalized with the first philosophy thesis sustained by a Romanian candidate, the present book being its revised version – to shed light onto what might be called with full justice the labyrinth of the relations between Leibniz' and Kant's metaphysics of space and time. It is needless to insist on the complexity of the issue. The virtues of this study are, then, even greater when the advised reader notices the erudition and *minutia* its author approaches the relations between Leibniz's and Kant's theories of time with. As Miklos Vető, in his *Foreword*, remarks, if the essential importance of the reflection on time for the critical philosophy has often been insisted upon (p. 11), this is not at all the case of this theme in Leibniz's thought. From Hegel on, the posterity seems to have been led to ignore or at least to downplay Leibniz's major contribution to the reshaping of the concept of time: time is torn apart from sensibility, from contingency (p. 11), without becoming an ontological entity, a substance. The German philosopher's merits of laying the foundations of an Idealist category of time, a founding category of Idealism (p. 11), from *Nouveaux Essais* and *The correspondence with Clarke* on, are not always insisted upon, an injustice to Leibniz that the present work strives to correct. In this context, of course, the researcher is lead to another main theme related to Leibniz's and Kant's metaphysics of time: that of the adequateness of Kant's critique of Leibniz's conception of time.

There have been said many things about Kant's critique of the Leibnizian metaphysics of time in works of history of philosophy and, among them, many shallow and arbitrary ones. Adrian Niță's book is among the few who – I should say: at last!... – manage to do justice to Leibniz. That Kant's critique itself is flawed I believe it is needless to mention; nevertheless, the reasons of these errors are very rarely taken into account, not to say analysed. This is, again, a task the researcher gladly assumes – I say gladly because, as some people already know it well, he is also a convinced Leibnizian – and, more than that, succeeds in performing his task better than many others. This success is – at least partially – due to the approach of the Romanian researcher different from the traditional centring of the discussion about the Kantian doctrine on time on his mature themes, viz., the positions from *The Critique of Pure Reason*, most usually ignoring their genesis in the pre-critical writings. Thus, Niță starts from analysing and reconstructing the genesis of Kant's theory of time from *Nova Dilucidatio* on, without, as Miklos Vető also remarks, forgetting to refer systematically to the theses of *The Critique of Pure Reason*. The possible objection to this approach is, obviously, that of obscuring thus the specifics of Kant's doctrine of time, or, as Vető suggestively puts it, of dealing, this way, rather with "Kant before Kant" (p. 11).

The specifics of Adrian Niță's approach, in this book, would be, I think, if advancing such an objection, downplayed, given his appeal to view Leibniz's and Kant's doctrines of time in continuity, along with what it seems to me justified to consider his appeal to treat Kant's whole philosophical conception much in the same way: by emphasizing rather the continuity between Kant's pre-critical and his critical philosophical thought seem to give him the right to approach the Kantian critique of Leibniz's doctrine of time the way he does. His project to shed light on what Kant owes to his predecessor is thus, obviously, well served. As about its adequateness, further critique is only able to decide, if and when able to approach the theme with at least an equal degree of subtlety and thoroughness.

Starting from the typical point of view according to which Kant's critical metaphysics would be a union and, at the same time, an overcoming of Leibniz's and Descartes' philosophies on one side, and Locke's and Hume's on the other side, the author remarks that, from the four thinkers mentioned above, the references made by Kant in *The Critique of Pure Reason* to Leibniz are, at the same time, not only the most numerous, but also the most severe ones (p. 15). In order to avoid the aforementioned temptation either to exaggerate Leibniz's influence on Kant's conception of time, or to downplay it, the author explicitly chooses to adopt a neuter viewpoint, exterior both to Leibniz and to Kant. If proven possible, this is, I believe, the best option available.

The study starts, in consequence, from the legitimate problems related to the core of the Kantian theory of time. Most of them being related to the Kantian famous assertion regarding the transcendentalism of time, the researcher draws attention, in consequence, to the questions raised thus, questions such as: *What is the nature of time? Which are the proprieties of time? What are the role and the function of time?* Because answering them is necessary for the interpretation of the Kantian critique of Leibniz and, in general, of the Kantian theory of time, the first part of the present book is dedicated to exposing, both systematically and historically, the two theories involved.

The natural outcome of the abovementioned premises is the researcher's focusing, in the first chapter of Part I – part named *The Critical Philosophy of Kant and Leibniz's Metaphysics* –, on the Kant's critique of Leibniz's theory of time in the attempt to reveal the fundamental idea of this critique. Kant's *Dissertation, Critique of Pure Reason* and *Progress in Metaphysics* are selected as main texts for Adrian Niță's study, even if critical references to Leibniz's philosophy are to be found in many Kantian philosophical texts. The reasons of the Romanian researcher's preference are, I believe, clear enough, they being related with his logical option to start from analysing Kant's critique of Leibniz's philosophy – and, of course, in particular, of the Leibnizian theory of time – in his "critical period" – obviously because of its being the typical Kantian philosophical doctrine – and only afterwards to turn onto the pre-critical texts and try to emphasize, on the one side, in what respects Kant is indebted to Leibniz – mainly in what regards his doctrine of time –, on the other side, in what measure one is entitled to speak of a continuity between the critical and pre-critical doctrines – in particular regarding his views on time –. These being done, it would, certainly, be easier to determine,

on the one side, what is the pertinence of the Kantian critique of Leibniz's doctrine of time and, on the other side, what really are the relations between Leibniz's and Kant's respective doctrines on time, given that it is now easier to establish the continuity along with its limits between Leibniz's and Kant's conceptions – in particular, between their doctrines on time – from a more objective point of view than that of Kant or of a Leibnizian «adept» (or, if we are to amuse ourselves a little bit, a Neo-Leibnizian, though the joke might have, as usually, some truth in it...). This is, in the main, the strategy Adrian Niță adopts and, even if its success is to be established by each reader on its own – and, not the least important, surely, by the best experts in each research field, be it Leibnizian or Kantian research, to mention only two of them –, these lines are, I think, a telling proof that I recommend it as a success in the history of philosophy field at least, one must appreciate the author's struggle for objectivity, for doing justice to both great thinkers which his study is focused on.

The aims of the Romanian researcher also request, besides what was already mentioned above, a detailed analysis of Leibniz's ideas on time, ideas regarding the nature, properties and function of time, and, certainly, of their interplay, which Adrian Niță develops in the second chapter of this first part of his book. He, consequently, offers us an accurate interpretation of the Leibnizian theory of time both literally and in Leibniz's spirit.

Approaching the frequently invoked Leibnizian definition of time, Adrian Niță inevitably has to face the common objection that Leibniz was somewhat mistaken in that regard, because, as the philosopher from Hanover seems to think — to Kant among others as well —, his definition is circular. The Romanian researcher starts his effort of clarifying Leibniz's thought here with a commonsensical observation that he was much too great both a philosopher and a logician to indulge in making such an elementary mistake as to use a circular definition. Truth must, then, lie somewhere else and it is not hard to discover that the common link between Leibniz and Kant, namely Wolff, is – again! – to be blamed for Kant's critique of this Leibnizian definition (p. 46). Concretely, Wolff indeed did interpret Leibniz's definition of time as affirming that time is the order, the succession (p. 46). But, as the Romanian researcher argues, Leibniz meant by his definition of time to say that time is thought by him as a condition of possibility, as the fundament of succession (p. 47) and this is precisely what gives reason of time's ideality. This, according to Adrian Niță, expresses the spirit of Leibnizianism and shows the huge difference between Leibniz's theory of time and its interpretation in Christian Wolff's philosophy (p. 47). This is the – usually – lost link able to clarify the way Kant chose to interpret Leibniz's theses, namely by – uncritically! – taking over Wolff's interpretation, believing it was Leibniz's authentic view on time (p. 47). This being done, Adrian Niță proceeds by arguing that Leibniz maintained time's infinity, irreversibility, linearity, opening and non-ramification, offering thus the reader a complete view on Leibniz's theory of time.

Correlatively, an equal condition of his success being, obviously, a thorough analysis of Kant's theory of time, the Romanian researcher examines it, as a consequence, in chapters 3 and 4 of the first part of his book, in an orderly way, from its form in the early Kantian works to the famous and still yet a little bit enigmatic *Opus postumum*. Among the virtues of this study, we must, then, retain the taking into consideration of Kant's early writings, unfortunately unreasonably disregarded by many exegetes, but important – at least – for a more clear grasp of the sources of Kant's view on Leibniz's theory of time and, implicitly, of the reasons of the Kantian over-critical attitude towards the Leibnizian doctrine on time (I also had the impression that the author of the great *Critiques* is being in respect of the Leibnizian theory of time – and not only, the same could be said about other doctrines of Leibniz – a little too exaggeratedly critique), together with a better understanding of the evolution of Kant's own doctrine on time and, this way, of getting a more refined – and, thus, apt to illuminate many shadowy aspects of the complicated theme chosen by the Romanian researcher — picture of Kant's critique envisaged in the first place. Kant's conception on time is, then, studied as it appears in work such as: *A New Explanation of the First Principles of Metaphysical Knowledge, An Attempt at Some Reflections on Optimism, The Only Possible Argument in Support of a Demonstration of the Existence of God, Attempt to Introduce the Concept of Negative Magnitudes into Philosophy, Dreams*. Adrian Niță is arguing here in favour of the possibility of apprehending the concept of time in Kant's philosophy on the basis of studying this early corpus of texts (p. 21). If chapter 3 is dedicated to this

task and, also, to the examination of the Kantian ideas on time in the *Inaugural Dissertation* and *The Correspondence with Markus Hertz*, the author is giving due importance to the *Critique of Pure Reason* in the chapter 4 of the first part of his book, where he analyses the conception on time of the philosopher from Königsberg by approaching especially the intuitivity, ideality and continuity of time in the *Transcendental Aesthetics*, together with the constitution, schematism and modes of time in the *Transcendental Analytics* and several ideas of the *Transcendental Dialectics*. If Miklos Vetö remarks that the Romanian researcher seems to have more sympathy for Leibniz than for Kant and more affinities to the *New Essais* than to the *Critique of Pure Reason* (p. 11), I think it is not a reason to label Adrian Niță's attitude as «Leibnizianism» – even though not one of a classical kind – as the author of the *Preface* does (p. 11), but rather a natural reaction meant to somehow restore the equilibrium between the prevailing influence of the Kantian position and the sort of «recessive» Leibnizian position in what regards the Kantian critique of Leibniz's conception of time – as pretext, I believe, rather than as final target of the present study, as part of a larger project, but this, again, is only what I am just guessing guided by the lines of the present study and of previous ones by the same author and thus my own conjecture, to be sure – and, more generally, with respect to Kant's philosophical views in relation to the Leibnizian ones. The aim of the author is, then, to emphasize the continuity between their respective doctrines in order to determine – or to influence the accomplishing of – a reevaluation of, on one side, Kant's critiques of the Leibnizian doctrines, and, on the other side, but in obvious connection to the first purpose, Kant's real debts to Leibniz regarding his philosophical views apart from what Kant himself thought about it.

The pertinence of Kant's critique of Leibniz's theory of time, based on the assertion that Leibniz's main error was to consider time a determination of the thing in itself, is discussed in the second part of the study – named *Is Time in Leibniz's View a Determination of the Thing in Itself?* –, the author questioning Kant's assumption. For this purpose, he thoroughly analyses this critique of Kant, with the declared purpose of bringing a new light on the philosopher from Königsberg's position on the way Leibniz conceives time – according to the Kantian opinion – as a determination of the thing in itself (p. 105). Time being for the philosopher from Königsberg exclusively a determination of the phenomenon, it follows the necessity to first analyse the phenomenon's relation with time in Leibniz's view. This task is undertaken by Adrian Niță in chapter 5, his first objective being, naturally, to examine Kant's thesis according to which sensibility is, for Leibniz, a faculty of the confused representations (p. 105). After having succinctly exposed the Leibnizian theory of sensibility as feeling, the place and role of senses in knowledge and on the distinction and confusion in Leibniz's and Kant's views, he proceeds to examine the philosopher from Königsberg's critical thesis about perception being in Leibniz a confuse thought.

The analysis of time's relation to the monad in Leibniz's view, accomplished in chapter 6, helps us to remember that time is, for the philosopher from Hanover, a determination of the monad. Moreover, the author analyzes this determination as modification, accident, propriety and attribute, in order to emphasize that the monad as subject of change expresses a multiplicity in unity. This allows him to draw the consequence that Leibniz concludes with a surprising formula (p. 105), namely that the monad contains a multiplicity of thoughts. The Romanian researcher remarks, then, that Leibniz comes to the idea that “*le present et gros de l'avenir*” (p. 105).

Time is proven to be, for Leibniz, both a determination of the phenomena and of the monads and this conclusion indicates the path to be followed in order to find an answer, in chapter 7, to the question regarding the possibility of knowing if time is, for the philosopher from Hanover, a determination of what Kant chose to name the “thing in itself”. Of course, Adrian Niță is here in search of an answer founded on a thorough examining of the relation between the Kantian thing in itself and the Leibnizian monad.

As it is well-known nowadays, the phenomenon, in the Leibnizian philosophy, is taken to be an aggregate of monads, while time is a well-founded phenomenon. It follows, according to the author, that time has a dual nature, on one side being an ideal thing, a thing lacking a reality of its own, which only has a reality in virtue of its being related to a monad, but, on the other side, by not being an illusion, because of its being well-founded in reality, as the unity and the being of the

monad. The researcher goes on by maintaining that Leibniz's assertion about time being a relation, which means affirming the relational nature of time, shows that time is nothing apart from things or apart from thinking (p. 16). Moreover, the hypothetical inexistence of things or of human beings – though fictional – would come to founding the reality of time on the divine intellect. As a consequence, the relation of time to the monad(s) raises further questions which are approached by the researcher in what follows.

The monad changing constantly, the author maintains, it seems natural to ask ourselves, at first, what is its relation to time, or, more specifically, its relation to what could be called an *intramonadic* time, expression of its internal states, and, respectively, to the *intermonadic* time, that is time as an expression of a monad's relations with other monads. One question imposes to us in this context, according to Adrian Niță: *Given that time is a determination of the monad, does it follow that time is, in Leibniz's view, a determination of the thing in itself?* (p. 16). Answering it means, according to the researcher, to first take into consideration the main significations of the monad and, respectively, of the Kantian thing in itself, and to analyze then their respective relations, or, in the Romanian researcher's words, answering the question about the identity between the monad and the thing in itself (p. 16).

Chapter 8 will, as a consequence, consist in a review of the possible explanations of Kant's critique and, more generally, of his conception on Leibniz's theory of time. Adrian Niță thinks, thus, that there is a strong connection between the premise of Kant's critique of Leibniz's theory of time – namely that time is, for the latter, a determination of what in Kantian philosophy is named “the thing in itself” – and Kant's own philosophical conception, or, more clearly, I would say, that Kant's philosophical view is sort of biasing his interpretation of Leibniz's theory of time, preventing the philosopher from Königsberg to adequately understand it. In order to establish the aforementioned connection between the premise of Kant's critique of Leibniz's theory of time and Kant's own philosophical conception, the Romanian researcher thoroughly examines the philosopher from Königsberg's interpretation of the Leibnizian monad, which leads him to the conclusion that Kant preferred an unsatisfactory solution to what Adrian Niță uses to name the *compositional dilemma* (The Romanian researcher has studied this *compositional dilemma* in several other works, such as: Adrian Niță, *Compunere și continuitate*, in the volume: *Descartes–Leibniz. Ascensiunea și posteritatea raționalismului clasic*, Mircea Flonta (ed.), București, Ed. Universal Dalsi, 1998, pp. 148–155; Adrian Niță, *Leibniz*, Ed. Paideia, București, 1998; Adrian Niță, *How composed can a composed substance be?*, în: H. Breger, J. Herbst, S. Erdner (hrsg.), *Einheit in der Vielheit* (Actele VIII. Internationaler Leibniz – Kongreß), Hannover, 2006, pp. 715–720). He succinctly exposes it here, namely its formulation together with Leibniz's solution to it, and emphasizes the positive aspect of Kant's choice, completely surprising, according to the Romanian researcher, for the philosopher from Königsberg's philosophy.

It follows, naturally, that the third part of Adrian Niță's study – named *Time and Idealism* – is dedicated to the critical examination of Kant's critique of the Leibnizian theory of time from a different – but not difficult to anticipate – point of view, that is the perspective of the transcendental idealism. The author's hypothesis is that this perspective is liable to provide a basis for approaching the aforementioned critique from an enlightening point of view. This requests, obviously, a prior clarifying analysis of the different senses and branches of idealism in order to put things in their right place.

A revue of the main senses of the Kantian transcendental idealism is, then, offered us in chapter 9, together with a differentiation from other kinds of idealism. The Romanian researcher exposes, afterwards, Kant's demonstration against material idealism, followed by an interpretation of Leibniz's idealism that Adrian Niță judges more appropriate to the Leibnizian metaphysics' spirit. Leibniz's idealism is proven by the author to be founded on the idea of time as a condition of possibility, as showed in the first part of this book; on that basis, the Romanian researcher tries to establish if we are really entitled to approach Leibniz's idealism to the Kantian transcendental idealism. This, of course, would be meaningful only if we agree with Adrian Niță that Leibniz is in fact endorsing idealism, because, as it is well-known in the Leibnizian research field, though there is a

vast majority of exegetes maintaining Leibniz's idealism, the claim is still disputed and disputable, several contemporary Leibnizian scholars are challenging the – one could say – canonical view about Leibniz being an idealist, one of the most well-known in this respect being Glenn Hartz, who (not only), in his book *Leibniz's Final System. Monads, Matter and Animals* (Glenn Hartz, *Leibniz's Final System. Monads, Matter and Animals*, Routledge, London and New York, 2007), struggles to endorse quite the opposite view, namely Leibniz's realism. With this justified reserve, I think the Romanian researcher's enterprise to try a closer examination of our reason (if any) to approach Leibniz's idealism to the Kantian transcendental idealism is a long waited job to be done, given that it is too frequently – at least to my taste – taken for granted that one can approach unproblematically the two kinds of idealism treated in Adrian Niță's book. It was not only the time for somebody to do that, but also to put things in their right perspective, by establishing more clearly the differences between Leibniz's idealism and Kant's transcendental idealism. Guilty for this unwanted delay is not so much the lack of interest in the two philosopher's conceptions – both in Romania and abroad – of which I think neither Romanian nor other researchers are to be blamed – because such an interest, as far as I am able to judge, has always persisted at a more than acceptable level, but, rather, the powerful influence of German Idealism on the reception of both Leibniz and Kant – both in Romania and abroad – which created some strong prejudices about their respective idealisms lingering to this day. I can only hope that books like that of Adrian Niță will have a strong impact from now on, able to counterbalance that unfortunate influence.

In order to prove the advantages of his adopting that line of thought for the analysis of the relations between Leibnizian idealism and the Kantian transcendental one, the Romanian researcher further analyzes Leibniz's and Kant's approaches of two fundamental metaphysical themes, namely becoming and freedom, based on the characteristics of the Kantian transcendental idealism. He focuses, in consequence, in chapter 10, on becoming, mainly on the question of establishing if becoming is continuous. He answers this by treating the successivity of the phenomena as the fundament of becoming, together with the question about the possibility of identifying something permanent and something variable, as a basis for his reflection on the distinction between transformation and change.

Freedom is analogously approached by the Romanian researcher in chapter 11, where, after having exposed the relation between time and freedom, he approaches the sense of freedom and the relation between transcendental freedom and practical freedom. It is possible, thus, according to Adrian Niță, to solve a problem raised in Kant's *Transcendental Methodology* by appealing to a solution offered by Leibniz in his theory of freedom, solution closer to Kant's one than it would seem on face value. On the basis of the third Kantian antinomy of the pure reason, where the philosopher from Königsberg seems to maintain that in the world as *ensemble* of phenomena there is no freedom, the Romanian researcher concludes that here Kant endorses a kind of pessimism, contrary to the famous Leibnizian optimism. The answer to this difficulty is to be found, considers Adrian Niță, in exactly this antinomy, because, if freedom is defined there as an absolute beginning in the world of phenomena, it is the will that can trigger a first event (p. 201). This way, we can, on the opinion of the Romanian researcher, identify elements of convergence between the Kantian and the Leibnizian respective views.

This third and last part of the book is, in consequence, mainly an approach of the problem of the role and function of time as a *fundament* (p. 201) in view of outlining the consequences of Leibniz's theory of time on idealism and its relations to the transcendental idealism (p. 201). The researcher thus analyzes Kant's principal arguments for his transcendental idealism, trying to prove the existence of the objects outside us by appeal to our own existence, demonstration based on the transcendental ideality of time.

Transcendental idealism is proven, this way, able to offer an adequate frame to the proper approach of several fundamental metaphysical problems, such as *becoming* and *freedom* in Kant's theoretical works and in Leibniz's philosophical ones: the researcher analyzes the sense and modality of becoming in order to decide if *becoming is continuous* and if *becoming is to be understood as change or as transformation*; the main problem regarding freedom is its *presence or* respective

absence, as one recalls with the author of the present study that Kant, by contrast to the famous Leibnizian optimism, in the third antinomy, maintains the inexistence of freedom. Other important questions, also regarding freedom, such as: *Can freedom be known? What is the relation of transcendental freedom to practical freedom?*, are discussed in what follows, the author's preference for their analysis being motivated by the possibility of finding answers to these and similar questions by examining Leibniz's theory of freedom. The Romanian researcher's persevering in the study of such themes as the perpetually puzzling Leibnizian classical labyrinths of the continuum and of freedom proves, thus, fruitful, leading, as one could have seen even in this succinct review – but, of course, much more clearly when reading *The Metaphysics of Time in Leibniz and Kant* – of the main philosophical problems treated by Adrian Niță in his book.

DELIA-ANA ȘERBESCU

“Spiru Haret” University, str. Ion Ghica, no. 13, Bucharest, Romania;

e-mail: delia_ana2003@yahoo.com